

Notre esprit national? C'est l'alliance de la table et de la plume!

L'élection présidentielle se résumera à une seule question : c'est quoi, la France? À sa façon, un homme tenta, durant toute sa vie professionnelle, d'incarner cette impalpable identité. Il fit flotter le drapeau tricolore sur les tables du monde entier et les étals des librairies. Christian Millau, fondateur du guide - avec son compère Henri Gault -, baron de la presse papier, critique gastronomique et compagnon de route des Hussards, partout chez lui, au piano de Paul Bocuse ou en visite chez Céline, l'ermite de Meudon, aussi à l'aise dans les antichambres des éditeurs germanopratins que dans les troquets de banlieue, conjugua style et bonne chère. Il fit même la une de *Time* en 1980. *Christian Millau, une vie au galop*, préfacé par Frédéric Vitoux et orchestré par François Jonquères, vient de réunir tous ses amis. Christian, le gourmet lettré, incarnait une certaine idée de la France.

Le sujet est aussi délicat qu'une cuisson à l'unilatérale. Bien heureux celui qui peut répondre sans trembler, sans hurler, sans blesser, sans réduire, sans panthéoniser à tout-va ou sans fuir ses responsabilités à cette question aussi embarrassante qu'essentielle. Définir cette identité de la France, aux contours indistincts et aux profondeurs mémorielles, demande du sang-froid et de l'élan romanesque, du cœur et de la raison. Comment

ne pas tomber dans le piège de l'emphase ou du déni face à un tel enjeu civilisationnel? Le chemin est étroit, l'identité éclatante et fugace joue perpétuellement avec

nos nerfs. Elle nous fait tourner en bourrique. Quand nous pensons l'approcher, la capturer, la définir, la momifier, elle prend la tangente. Elle s'éparpille façon puzzle. Jamais une réponse claire et transparente ne nous apparaît à l'esprit. Et pourtant, cette identité composite nous guide, son vibrato donne le tempo à tous nos mouvements intérieurs.

Ma France est taquine et rêveuse, anar quand l'autorité bête s'immisce dans la cité, rigide quand notre langue est attaquée, boulevardière sur les mœurs et féroce sur la parole donnée.

Sans cette onde venue de très loin, agrégé d'une culture et d'une langue, nous nous sentirions dépossédés de notre bien le plus précieux. Nus devant une existence incohérente. Dévalorisés et inutiles devant un avenir forcément brumeux. Alors, chaque Français tâtonne, bricole avec son imaginaire et ses certitudes, son histoire personnelle et son aspiration à partager un destin commun.

Spontanément, quand je pense à la France, ce sont des flashes qui éclairent ma vision brouillonne. Un fatras de sensations, de personnalités, de paysages et de mélodies. Rien d'organisé et d'imparable, même si, je dois l'admettre, ma torture identitaire se bloque dans un passé récent. Elle prend racine non pas chez Clovis mais dans cet après-guerre que l'on qualifia hardiment de glorieux. Nous sommes tous les héritiers de juin 1940. Je ne vous proposerai aucune théorie implacable qui adoube ou discrédite. Je me méfie des certificateurs d'identité comme des vérificateurs d'informations dans les médias. Ma France est taquine et rêveuse, anar quand l'autorité bête s'immisce dans la cité, rigide quand notre langue est

attaquée, boulevardière sur les mœurs et féroce sur la parole donnée.

L'honneur et la liberté se font la courte échelle pour nous hisser un peu plus haut, c'est ça, être français, à mon sens, une quête impossible. Il y a de la pompe et du détachement dans notre construction. Le contradictoire est notre essence. Si je devais, un instant, figer cette identité, elle aurait

l'élégance d'une chronique de Kléber Haedens, la farce bistrotière d'un René Fallet, la voix de Claire Bretécher, la poésie charnelle d'André Hardellet,

le souffle du moteur V12 Matra qui déchire l'atmosphère sur l'autodrome de Montlhéry, la mélancolie d'un Nino Ferrer ou le charme désarticulé d'un Charles Denner, le toucher de balle de Leconte, la distance souveraine d'Albert Cosseray, une fricassée de rognons sur une nappe à carreaux, le Stetson de Melville aperçu rue Jenner, le regard perdu de Lino à la sortie d'une école primaire, les coteaux givrés du Sancerrois

Si je devais, un instant, figer cette identité française, elle aurait la farce bistrotière d'un René Fallet, la voix de Claire Bretécher, le Stetson de Melville aperçu rue Jenner, les coteaux givrés du Sancerrois un matin d'automne

un matin d'automne, Belmondo sur le métro aérien de Bir-Hakeim, l'effronterie céleste d'Isabelle Adjani et le toplless en couverture du magazine *Lui*.

Dans ce bric-à-brac, j'empile, je tasse, je confonds ma Loire sauvage et la rue Mouffetard, Sacha Guitry

et Paul Morand, René Goscinny et Chaval, Roger Vailland et Michel Vaillant, Georges Conchon et Jacques Perret, BB et Arletty, Alain Bashung et Yvette Horner, les deux Jules Romains et Renard, Pécas et Godard, Georges Descrières et Nicole Calfan. Désolé, bien peu d'institutionnels dans cette liste à la Prévert, aucun non gravé au fronton de nos mairies ou enroulé dans les cartables des professeurs, n'y voyez aucune provocation de ma part, je vous livre ici, sincèrement, mes mélodies françaises, fantaisistes et révélatrices de notre humeur vagabonde. Je fais le grand écart entre François Villon et Eddie Barclay, le jambon persillé de pépé et la semoule de ma nourrice.

Dans *Une vie au galop*, des journalistes (Marc Lambron, Yves Thérard, Gilles Martin-Chauffier, etc.) et des chefs étoilés (Marc Veyrat, Guy Martin, etc.) échangent leurs souvenirs de Christian. Ces portraits croisés, vifs et assaisonnés, avec une pointe de nostalgie et de mauvais foi nous guident dans la tambouille actuelle. On évoque les grands oubliés tel que Stephen Hecquet, Blondin n'est jamais très loin, Orson Welles passe une tête, le tripié et le saucier sont élevés au grade de chevaliers des Arts et des Lettres, le zinc et les copains n'empêchent pas l'exigence littéraire. Et si finalement, c'était ça, la France, l'alliance de la table

et de la plume?

* « *Christian Millau, une vie au galop. Portraits croisés* », sous la direction de François Jonquères, préfacé par Frédéric Vitoux, de l'Académie française, Éditions du Rocher, 224 p., 21,90 €.



DESSINS CLAIRÉFOND

THOMAS MORALES

Alors qu'un livre collectif, *Christian Millau, une vie au galop* rend hommage au célèbre critique gastronomique disparu en 2017, le journaliste et écrivain dessine avec brio la France qu'il incarnait.